

# Der Menschenfeind

de Molière  
mise en scène Ivo van Hove

28 mars - 1<sup>er</sup> avril 2012  
Ateliers Berthier 17<sup>e</sup>

*en allemand surtitré*

---



**Location** 01 44 85 40 40 / [www.theatre-odeon.eu](http://www.theatre-odeon.eu)

**Tarifs** de 6€ à 28€

**Horaires** du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h  
relâche le lundi

**Odéon-Théâtre de l'Europe**

**Ateliers Berthier**

Angle de la rue Suarès et du bd Berthier Paris 17<sup>e</sup>  
Métro (ligne 13) et RER C Porte de Clichy

**Service de presse**

Lydie Debièvre, Camille Hurault  
01 44 85 40 73 / [presse@theatre-odeon.fr](mailto:presse@theatre-odeon.fr)

Dossier et photographies également disponibles sur [www.theatre-odeon.eu](http://www.theatre-odeon.eu)

# Der Menschenfeind

de Molière  
mise en scène Ivo van Hove

28 mars - 1<sup>er</sup> avril 2012  
Ateliers Berthier 17<sup>e</sup>

*en allemand surtitré*

---

*traduction*

Hans Weigel

*dramaturgie*

Maja Zade

*décor & lumière*

Jan Vers weyveld

*costumes*

An d'Huys

*musique*

Daniel Freitag

*vidéo*

Tal Yarden

*avec*

Lars Eidinger	<i>Alceste</i>
Franz Hartwig	<i>Acaste</i>
Corinna Kirchhoff	<i>Arsinoé</i>
Jenny König	<i>Eliante</i>
Judith Rosmair	<i>Célimène</i>
David Ruland	<i>Oronte</i>
Sebastian Schwarz	<i>Philinte</i>
Nico Selbach	<i>Clitandre</i>

*production* Schaubühne am Lehniner Platz – Berlin

*créé le* 19 Septembre 2010 à la Schaubühne am Lehniner Platz – Berlin

## Extrait

“Je veux qu’on me distingue”

Quel avantage a-t-on qu’un homme vous caresse,  
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,  
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,  
Lorsqu’au premier faquin il court en faire autant ?  
Non, non, il n’est point d’âme un peu bien située  
Qui veuille d’une estime ainsi prostituée ;  
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,  
Dès qu’on voit qu’on nous mêle avec tout l’univers :  
Sur quelque préférence une estime se fonde,  
Et c’est n’estimer rien qu’estimer tout le monde.  
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,  
Morbleu ! vous n’êtes pas pour être de mes gens ;  
Je refuse d’un cœur la vaste complaisance  
Qui ne fait de mérite aucune différence ;  
Je veux qu’on me distingue ; et pour le trancher net,  
L’ami du genre humain n’est point du tout mon fait.

Molière : *Le Misanthrope*, I, 1, vv. 49-64

Dans ce Molière explosif et explosé, qui fit l'événement à Berlin lors de l'ouverture de la dernière saison de la Schaubühne, Alceste est un kamikaze, un militant fanatique de la sincérité, qui pour mieux dénoncer l'hypocrisie des conventions sociales choisit d'en incarner l'obscurité... Lars Eidinger (dont on se rappelle la performance dans *Dämonen*) ne recule devant rien : alors que l'acte I, tout en parois transparentes, écrans et gadgets à la mode, semblait nous orienter vers une mise en scène froide et clinique (Oronte lit son sonnet sur un iPad !), dès le milieu de l'acte II, Alceste fait littéralement éclater ce cadre pour *beautiful people chic* qui le contraint – se couchant sur la table pour se couvrir de sauce, baissant son pantalon, vidant des poubelles sur une scène qu'il transforme en immonde décharge... En France, si nous avons la chance d'entendre Molière dans sa propre langue, la fidélité qui nous lie à son texte risque parfois d'inhiber notre approche de ses chefs-d'oeuvre. En revanche, hors de nos frontières, acteurs et metteurs en scène peuvent s'en donner à coeur joie. Mais il est rare qu'un Molière aussi voyageur nous revienne d'aussi loin et nous permette d'apprécier dans quels terrains inouïs il s'est acclimaté. Raison de plus pour saluer ce *Misanthrope* selon Ivo van Hove, digne successeur de ses *Tragédies romaines*, remarquées au Festival d'Avignon 2008 : énergique jusqu'au trash, habité par la sainte colère d'un Alceste que rien n'arrête ! L'option, en effet, est ici on ne peut plus claire. Pour les uns, Alceste serait d'abord un malade, affligé d'un excès de bile noire : à son insu, c'est son humeur chagrine qui s'exprimerait par sa bouche, et sa misanthropie s'expliquerait d'abord par sa mélancolie. En somme, « l'homme aux rubans verts » est bel et bien ridicule, comme le sont tous ces personnages moliéresques que leur amour-propre rend aveugles à leurs propres défauts. Dans cette perspective, un personnage comme Philinte, ami et confident du héros, serait d'abord là pour nous faire comprendre où se situerait un « juste milieu », également distant des excès de sévérité du *Misanthrope* et des complaisances coupables que les petits marquis et Célimène ont les uns pour les autres. Pour d'autres lecteurs, cependant, la critique qu'adresse Alceste à l'humanité entière n'est pas qu'un symptôme. Malgré ses exagérations, elle n'est pas sans fondement et revêt une dimension politique. Car ce qu'Alceste se refuse avant tout à supporter, c'est que les hommes puissent s'abaisser à user de dissimulation, à se conformer à des codes imposés par des réseaux de pouvoir, à s'intégrer à des groupes où seule règne la loi de l'intérêt. Trafics d'influence, échanges de bons procédés, jeux de séduction frelatés font l'ordinaire d'une société où tous se paient de la même fausse monnaie. Et tous, du même coup, se laissent soumettre en se laissant corrompre ; tous sont prêts, pour être membres du club de privilégiés qui a nom « noblesse » ou « cour », à sacrifier l'intégrité de leur pensée et de leur langage, tandis que le mérite et la vertu sont condamnés soit à s'exclure d'eux-mêmes en quittant la partie, soit à consentir à jouer selon ses règles. A ce point de vue, Philinte ne serait pas moins compromis que les autres, car au fond, son « juste milieu » a déjà choisi son camp. Mais Alceste, lui, n'en peut plus – aujourd'hui, il exige la vérité, il faut à tout prix qu'elle éclate, même s'il doit devenir, corps et âme, la risée et le bouc émissaire de tout ce petit monde ! Mais du coup, l'acting out d'Alceste ne le fait-il pas apparaître en fin de compte comme étant aussi le déséquilibré qui mérite l'exclusion à laquelle il se condamne ? C'est ainsi qu'Ivo van Hove nous renvoie finalement à notre propre responsabilité critique : que vaut une vérité qui, d'un seul et même geste, s'affirme et s'abîme dans la violence d'une révolte isolée – mais que vaudrait une société où cette révolte ne s'exprimerait pas ?...

## Insaisissable Alceste

Insaisissable, indéchiffrable Alceste. Entre-t-il en courant, comme on se l'imagine presque irrésistiblement ? Est-il déjà en scène, assis sur une chaise, gardant farouchement le silence, comme semble l'indiquer une didascalie presque contemporaine de Molière ? Est-il l'homme du mouvement ou de l'immobilité ? Lui-même, en tout cas, se voit et se veut immobile. Lui seul veut s'en tenir à ce qu'il est, prétend se montrer sans le moindre déguisement, sans jamais rien céder de son terrain, sans jamais faire un pas dans celui d'autrui. Et c'est justement cette obstination à rester une fois pour toutes à sa place qui lui interdit de s'attarder très longtemps au même endroit.

Molière a choisi d'être aussi précis sur le lieu de l'action qu'il est vague sur sa durée. Les événements pourraient à la rigueur être concentrés en une seule journée, au nom de l'unité classique de temps. Mais Molière évite sagement de donner trop de précisions. S'il insistait trop sur ce point, il risquerait d'être taxé d'in vraisemblance. En évitant les détails, il crée en revanche l'impression d'un temps de cauchemar, où une même situation fondamentale ne cesse à la fois de revenir et de se dégrader. Car acte après acte, le ressort dramatique est au fond identique : Alceste cherche à parler seul à seul avec Célimène pour obtenir d'elle une explication décisive, et à chaque fois, un obstacle se met en travers de son chemin et tout est à recommencer – voilà pour l'éternel retour du même. Par ailleurs, plus l'intrigue progresse et plus Alceste s'empêtre dans les conséquences de sa propre exigence de sincérité : il s'attire l'inimitié du puissant Oronte, puis finit par perdre son procès – voilà pour l'inéluctable dégradation. Se produit-elle en un seul jour ? En plusieurs semaines ? Au fond, peu importe. L'essentiel est que le temps du Misanthrope se développe sur le rythme convulsif, presque angoissant, d'une attente sans cesse frustrée, et que cette attente du héros (constamment frôlé, agacé, puis évité par l'objet de son désir) le ramène toujours au même point : dans le salon de Célimène, c'est-à-dire dans un lieu intermédiaire entre l'indistinction du monde extérieur et l'espace exclusif d'une absolue intimité.

Tout le problème d'Alceste revient à franchir ce dernier seuil privilégié, à forcer le passage de cette dernière porte qu'il doit être seul à pouvoir passer – ou alors, faute d'y parvenir, à s'en éloigner à tout jamais. Et pendant toute la pièce, il ne progressera pas d'un seul pas dans cette direction (c'est son côté kafkaïen par anticipation). A la vérité, il se peut en fait qu'il ait déjà franchi ce seuil à son insu. Célimène cherche à l'en persuader dès l'acte II. Mais c'est précisément ce qu'il ne peut croire de sa bouche, et c'est là le drame.

Daniel Loayza

## Repère biographique

### Ivo van Hove

Né en 1958, Ivo van Hove a commencé sa carrière en 1981 en portant à la scène ses propres pièces *Ziektekiemen*, *Geruchten*). Dès 1984, il contribue à la direction artistique du Département d'Art Dramatique de la Hogeschool d'Anvers. Après avoir été successivement directeur artistique de l'AKT, d'Akt-Vertical et de De Tijd, il a dirigé pendant dix ans, de 1990 à 2000, le Zuidelijk Toneel. De 1998 à 2004, Ivo van Hove a également été directeur du Holland Festival, programmant chaque année une sélection de productions dramatiques, musicales, opératiques ou chorégraphiques. En 2001, il prend la tête du Toneelgroep Amsterdam. Il y met en scène, entre autres, *Angels in America* de Tony Kushner, un marathon théâtral basé sur les *Tragédies romaines* de Shakespeare, *Opening Night* par Cassavetes, *Rocco et ses frères* de Lucchino Visconti, *Théorème* de Pasolini (en partenariat avec la Ruhrtriennale), *Antonioni-project* d'après Michelangelo Antonioni, *Cris et chuchotements* d'Ingmar Bergman, *La voix humaine* de Jean Cocteau, *Zomertrilogie (La trilogie de la villégiature)* de Carlo Goldoni, *Kinderen van Zon (Les enfants du Soleil)* par Gorki (coproduit avec le NTGent). Parmi ses prochains projets : *Louis II*, d'après Visconti, pour les Münchner Kammerspiele (Munich) et *Les Russes ! Platonov rencontre Ivanov*, de Tom Lanoye, pour le Toneelgroep Amsterdam.

Ivo van Hove a présenté des productions au Festival d'Edimbourg, à la Biennale de Venise, au Festival de Hollande, à Theater der Welt (Allemagne), aux Wiener Festwochen (Autriche), mais a aussi travaillé à Londres, au Canada, à Lisbonne, à Paris, à Vérone, Hanovre, Porto, au Caire, en Pologne, à New-York... Il a collaboré avec les troupes du Deutsches Schauspielhaus (Hambourg), du Staatstheater (Stuttgart), du New York Theatre Workshop.

Pour la télévision hollandaise, il a réalisé *Thuisfront* ; son premier film, *Amsterdam*, est sorti en 2009. Ivo van Hove a monté la comédie musicale *Rent*, produite par Joop van den Ende. Il a également monté, au Vlaamse Opera, *Lulu* d'Alban Berg et l'intégrale de la *Tétralogie de Wagner* (2006 – 2008), ainsi que *L'Affaire akropoulos* de Janáček et *Iolanta* de Tchaïkovsky au Nederlandse Opera d'Amsterdam.

Son travail lui a valu de nombreux prix, dont deux Obie Awards du meilleur spectacle "off-Broadway", le prix Oeuvre de la Flandre Orientale (1995), le prix du Festival de Théâtre (1996), l'Archangel Award au Festival d'Edimbourg (1999). Il est chevalier de l'ordre des Arts et Lettres depuis 2004. En 2007, il a été distingué par le Prijs van de Kritiek (Pays-Bas) ; un an plus tard, il a partagé le Prosceniumprijs avec Jan Versweyveld.